

LES TROIS DUMAS.

Et voici de nouveau le public parisien qui applaudit tous les soirs Chicot-Coguelin à la Porte-Saint-Martin, s'intéressant, comme à l'époque du boulevard du Crime, aux amours du malheureux Bussey et de la douce Diane de Méridor.

Dumas père, le meilleur professeur d'histoire que nous eussions jamais, triomphe comme toutes les fois qu'un théâtre quelconque a recours à ce prestigieux génie.

Le moment nous paraît donc bien choisi pour parler d'un beau projet ayant pour but d'enlever son nom à la place Malesherbes pour lui donner celui des trois illustres Dumas.

Cette substitution de nom serait assez facile — car on n'en est pas à un nom près pour les rues de Paris — si elle ne devait pas coïncider avec l'érection sur cette même place de deux nouveaux monuments chargés d'encadrer celui déjà existant des Trois Mousquetaires.

Or les monuments, par une inexplicable fatalité, surgissent du sol avec une facilité d'autant moins grande que celui dont ils doivent glorifier la mémoire le mérite davantage.

En partant de ce principe, on voit donc avec quelles difficultés doit se débattre le comité chargé de réunir sur un même point les gloires du général Dumas, de Dumas père et de l'auteur de la Visite de noces.

Voulant savoir exactement où en étaient les éternels pourparlers de ce projet déjà ancien, j'eus dernièrement la chance de rencontrer un membre de la famille Dumas qui me fit certaines révélations trop curieuses pour que je ne m'empresse pas de les publier, afin de prouver une fois de plus la vérité de ce vieil axiome: "La reconnaissance à Paris se trouve surtout... dans les Monts-de-Piété."

Voici donc ce que me raconta — mon Dieu, pourquoi ne pas l'avouer! — l'une des charmantes filles de M. Alexandre Dumas fils:

— Je suis très attristée, dit-elle, de voir avec quelle lenteur on s'occupe de ces monuments. Nous ne pouvons cependant accuser personne, car s'il est tout naturel que nous soyons impatients, il est tout naturel aussi que ces messieurs du comité soient pris par d'autres occupations qui leur sont personnelles.

— Vous savez que l'on a confié l'exécution de la statue de mon père au sculpteur Saint-Marceaux. Nous tenions à cet artiste, non seulement à cause de son grand talent, mais encore parce qu'il connaissait et aimait mon père et qu'il avait exécuté pour son tombeau une très belle figure.

— M. de Saint-Marceaux a donc livré la maquette d'un monument représentant Alexandre Dumas debout sur un grand socle, en costume de travail et entouré de deux allégories: la Femme et la muse de la Comédie.

— Le comité qui a vu ce projet non définitif, a demandé à l'artiste quelques petites modifications dont je pense qu'il s'est occupé cet été.

— Quant à M. Moncel, chargé de la statue du général Dumas, son œuvre est terminée depuis longtemps déjà, puisque la maquette avait été faite à Marly, sous les yeux de mon père.

— Dans un beau mouvement d'"En avant", le général Dumas, tête nue et l'épée au poing,

le bras gauche tendu vers l'enfermi, appelle ses soldats et les entraîne à sa suite.

— Sur le socle, nous prévoyons trois bas-reliefs représentant l'affaire du pont de Brixen, la mosquée dans laquelle le général entra à cheval au triple galop, et enfin le bastion d'où il sort au milieu d'un gros d'ennemis en faisant le moulinet avec un fusil qu'il tient par le canon. Ce sont là trois des faits glorieux du général Dumas qui, vous le savez, était un colosse célèbre par sa force, son audace et son courage.

— A quand l'inauguration, me demandez-vous? Ma foi, nous commençons presque à désespérer. Après avoir surmonté les difficultés puériles que le conseil municipal nous a suscitées, il a fallu discuter les détails de cette solennité. Or, on ne peut inaugurer le même jour deux monuments sur deux emplacements différents et comportant des éloges différents; en fixant des dates rapprochées, nous craignons d'abuser...

— Pourquoi donc? madame? Est-ce votre faute si dans votre famille la gloire est fréquente et pour ainsi dire atavique?

— Parlez de la souscription, me répondit-elle modestement. Depuis longtemps les fonds nécessaires à ces monuments sont recueillis, grâce à l'empressement de nos amis et aussi à la belle représentation organisée dans ce but par Mme Sarah Bernhardt et la Duse.

— Comme je m'étonnais que la Comédie Française, qui devait tout à Dumas fils, n'eût pas tenu à honneur de donner elle-même la représentation destinée à fournir les fonds nécessaires à son monument, mon interlocutrice eut un sourire un peu amer et continua.

— M. Sardou avait pensé organiser à l'Opéra une représentation de la Tour de Nesle avec Mme Sarah Bernhardt, des intermèdes par les artistes de l'Opéra et le concours de la Comédie, mais ce concours nous a quelque peu fait défaut.

— Il avait songé alors à une représentation d'Antony donnée par les artistes des "Français". M. Claretie a refusé... encore!

— Par contre, on voulait jouer une fois la Route de Thèbes, et il a fallu une opposition féroce de notre part pour faire renouer le comité à cette idée. Mon père avait formellement défendu de publier ou de livrer au public quoi que ce soit d'illégal après sa mort.

— Enfreindre cet ordre justement au profit de son monument nous eût paru le peiner doublement...

— Mon père était un timide, il n'aurait guère les manifestations dont il était l'objet et refusait toujours les banquets ou les réunions qu'on voulait donner en son honneur.

— Nous cherchons donc à allier, autant que possible, les exigences de la gloire avec le respect que nous devons à ses volontés.

— Pour ce qui me concerne personnellement, il m'est très doux de lui voir rendre hommage, aussi suis-je très reconnaissante à ceux qui veulent bien s'intéresser à sa mémoire.

— A quand la place Dumas? — Bientôt, nous l'espérons; car, outre l'envie que nous avons de voir l'auteur du Demi-Monde statué, ce serait, nous semble-t-il, un superbe symbole d'apaisement des monuments élevés à la gloire d'un général et d'un intellectuel.

JULES CHANCEL.

YAN.

L'histoire se passe en Bretagne, dans ce pays où tout est sauvage: mer, nature, habitants. Là, tout près, une des échancrements de la côte porte le nom lugubre de Baie des Trépassés.

Au XVII^e siècle, naquit au Cap, un petit gars qui reçut le nom de Yan, Yan de Kardec. Il était fils de matelot et destiné à être lui-même enfant de la mer.

Il grandit vite et, plein de force, devint un beau marin, à la taille athlétique, aux yeux noirs superbes, à l'expression hardie, presque dédaigneuse.

Quand il eut vingt ans, plus d'une fille du pays demeurait rêveuse sur son passage, ou rougissait fort quand son regard rencontrait le regard fier du pêcheur.

Mais les vieilles, elles se souciaient la tête. — Vous avez tort, mes filles, de penser à Yan, Yan ne se mariera jamais. Il est fiancé à la Valde-Blonde.

La Valde-Blonde, vous l'ignorez vous autres qui n'êtes pas du pays, est une sorte de sirène belle et perfide qui erre sur les flots par les nuits d'orage.

— Et pourquoi donc, mères, disaient les jeunes filles inquiètes, pourquoi Yan lui serait-il fiancé? — Mes filles, reprénaient les vieilles en hochant la tête, Yan est né par une nuit d'orage et son père qui revenait de pêche et ignorait l'événement, entendit à plusieurs reprises, siffler à ses oreilles le nom de Yan en même temps qu'une forme vague froissait sa barque.

Yan semble protégé par la mer. Lorsqu'il s'aventure sur les vagues furieuses, celles-ci se calment à son approche: mais elles se vengent. Yan est aimé de la Valde; la Valde, un jour, l'emportera.

Et ce jour vint... Un soir, à l'équinoxe d'automne, Yan, brave et fier, partit, confiant, sur la mer furieuse, emmenant avec lui deux compagnons.

Avec peine, ils gagnèrent le large. Puis les nuées s'amoncelèrent autour d'eux, la nuit se fit complète: les deux matelots se regardèrent avec effroi; mais Yan demeura brave.

Autour d'eux, les vagues déferlaient, blanches d'écume, avec des cahots terribles... Tout à coup, les yeux de Yan devinrent fixes.

Devant lui, se détachant lumineuse de la brume, une femme se tenait, très belle, entre le ciel et l'eau.

Ses yeux étaient bleus, son teint nacré, ses cheveux blonds flottaient emmêlés d'algues marines et de coquillages, sa robe avait les couleurs changeantes des eaux et jetait une lueur phosphorescente.

— Qu'elle est belle! s'écria Yan, joignant les mains devant ses compagnons stupéfaits.

La Valde-Blonde, et s'inclinant elle, sourit doucement et s'élança vers le marin: — Yan, dit-elle, je t'aime, je t'aime depuis longtemps, depuis toujours. Je t'offre mon immortel amour, dis adieu à la terre et viens avec moi.

— Oh oui! murmura Yan. Oh oui, avec vous, toujours! — Tu m'aimeras? dit l'enchantée. — Je t'adorerai.

— Yan, avant de venir dans ma féerie demeure, il faut passer par toutes les horreurs de l'agonie et de la mort.

— Tout pour toi! s'écria le pêcheur, le visage transfiguré par l'extase.

gagée aujourd'hui même. Si nous réussissons cette fois, l'affaire est dans le sac, tout à fait sûr; si, au contraire, nous échouons, faudra voir à se déhiler rapidement, et pas ensemble, naturellement.

— Est-ce que tu veux parler de l'histoire de mes dettes? demanda naïvement Monseigneur du Surin.

— Mais non, seigneur! — Timagnes-tu que cela peut avoir assez d'importance pour que l'enjeu de la partie en dépende?

— Cinq ou six cents francs, la belle affaire à partager! — En effet, ce n'est pas épatant!

Y a pas de quoi s'établir à Pétranger. — Alors, tu comprends qu'il y a autre chose, n'est-ce pas? — Bien sûr.

— Mais, à propos, comment sais-tu cette histoire de dette? demanda tout à coup Dufresne, surpris que son complice, à qui il n'en avait pas parlé, en fût instruit.

(A continuer.)

— C'est bien: souviens-toi, je t'attends.

Tout disparut. Yan ébloui encore, se retourna vers ses compagnons qui, eux, n'avaient rien vu et le croyaient fou.

— Je vais mourir, leur dit-il froidement. Dites adieu à ma mère.

— Yan, Yan reviens à toi. — Je vais trouver la Valde-Blonde, ne me plaignez pas, je serai son époux.

A cet instant, une vague furieuse couvrit la barque en partie.

Quand les deux matelots reprénaient leurs sens, Yan, le beau Yan, le pêcheur des amoureux du Cap, avait disparu.

La-bas, dans les vagues, il se débattait en proie à l'atroce agonie. Ses camarades voulurent se porter à son secours, mais tout fut inutile; quelques minutes, ils virent Yan agonisant, puis il disparut dans les eaux tumultueuses.

Longtemps la petite barque servit de jouet aux flots, puis le temps s'apaisa et la vague redevenue berceuse, rapporta au rivage les deux compagnons de Yan.

Mais lui ne reparut jamais, ja mais on ne retrouva son corps.

Quand la mer se retira loin, aux grandes marées, laissant à découvert de grands bancs de sables et de rochers, les Capitaines se montrèrent une pierre énorme, sorte de dalle, qui semble scellée, car, malgré tous les efforts de ces hommes robustes, jamais aucun d'eux, n'est parvenu à la soulever.

Ils disent que cette pierre forme l'escalier mystérieux qui mène à la féerie demeure de Yan et de sa belle épouse.

De jeunes pêcheurs tentés par l'attrait d'une dangereuse aventure ont essayé maintes fois de connaître ce redoutable secret: quelques-uns ont succombé dans leur téméraire entreprise et une légende sinistre s'est formée autour de la dalle mystérieuse.

On dit aussi — les vieux prétendent l'avoir vu — qu'à l'équinoxe d'automne, au jour anniversaire de la mort de Yan, on aperçoit, glissant sur les flots, un beau couple amoureux enlacé; lui, brun, ressemblant au pêcheur de jadis; elle, blonde, très belle, en sa parure d'algues marines.

L'ESPÉRANCE DES AUTRES.

A l'hôpital. Un malade blême et amaigri causait avec l'interne. — Peut-être ferai-je bien, dit-il, d'aller là-bas, au Transvaal.

Et comme l'interne parlait vaguement interloqué, le malade d'ajouter: — J'y trouverais peut-être une bonne mine!

X... homme de lettres, à son médecin: — Pour me bien porter, j'ai besoin de dormir beaucoup.

— C'est une question de température. Voyez votre confrère Z...: six heures de sommeil lui suffisent.

X... avec un sourire sarcastique: — Ça ne suffirait pas à ses lecteurs!

Les propos du jour. — Alors, c'est une lutte entre M. Le Bary et l'administrateur de la Comédie-Française... — Gare au coup de la cravate!

Mme B... demeurée veuve avec une fillette aujourd'hui âgée de cinq ans, va se remarier.

— Tu sais, disait la petite fille à l'une de ses amies, je vais avoir un papa tout neuf.

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

L'inspection de la Garde à Londres.

Pressé Associé. — Londres, 11 novembre. — Après le défilé des officiers se sont placés devant les hommes formés en masse près de la vitrine royale.

S'adressant au colonel Neeld d'une voix claire la Reine a prononcé un discours.

La reine a ensuite invité d'un signe le colonel à s'approcher et lui a serré cordialement les mains.

Le colonel Neeld a assuré Sa Majesté qu'elle pouvait compter sur les gardes pour maintenir l'honneur de la Reine et du pays.

Puis il a prononcé trois heures par la souveraine, et cinq cents casques ont été levés à la pointe des épées et des carabines. Les courtes se sont prolongées et la musique a entonné "God Save the Queen".

Sa Majesté est partie au milieu des acclamations des troupes et des spectateurs.

Dépêches du Général Buller.

Pressé Associé. — Londres, 11 novembre. — Le Bureau de la guerre a reçu la dépêche suivante du général Buller: Ville de Cap, vendredi soir, 10 novembre.

Une reconnaissance, partie de la rivière Orange, a eu une rencontre avec l'ennemi, à quatre milles environ de Belmont.

— Londres, 11 novembre. — Il a été reçu ici la dépêche suivante du général Buller: Ville de Cap, 10 novembre, 10 h. 30 du soir.

Voici le message du colonel Keowich: Kimberley, lundi, 6 novembre. Les blessés ont bien. Deux navires armés ont été naufragés par les Boers à Alexanderfontein.

Le poste de surveillance installé au sud des réservoirs de Kimberley, a disparu, depuis le 4 novembre. On suppose que les hommes du poste ont été faits prisonniers par les Boers.

La République de Libérie. — Londres, 11 novembre. — Les développements de l'industrie de caoutchouc dans la République de Libérie, commencent à attirer l'attention dans le monde diplomatique.

On s'occupe de déterminer nettement la situation de cette République.

Les empressements des Français, sur le territoire de cette République, inquiètent beaucoup les Anglais. De leur côté, les Etats-Unis désirent avoir une station de charbon sur la côte de Libérie.

On prend intérêt à ce relèvement de la Libérie, et les puissances s'occupent, depuis un certain temps, de régler cette question.

Il est possible que quelques-unes des puissances européennes aient l'intention d'établir un protectorat sur cette lagune de terre située sur la côte occidentale de l'Afrique.

Comme l'origine de la République est américaine, il est évident que les Etats-Unis auront leur mot à dire dans cette question.

Nouvelles Alliances en Europe.

Le voyage de Guillaume II en Angleterre.

Pressé Associé. — Londres, 11 novembre. — Il court en Europe mille rumeurs sur les agissements de la diplomatie et les alliances qui peuvent s'effectuer bientôt.

Il est évident que nous entrons sous ce rapport dans une nouvelle phase. C'est le résultat attendu de l'entrée des Etats-Unis dans les négociations internationales où ils deviennent un facteur important.

Il y a évidemment chez les puissances européennes le désir d'une entente politique avec la Grande Bretagne qui est mal vue par la majorité des nations du continent.

La visite de l'empereur Guillaume à la reine Victoria est considérée comme un succès de la diplomatie anglaise, et ce succès ne semble nullement être atténué par la récente visite du Czar à Portofino, qui exalterait quelque jalousie chez Guillaume II.

On dit que le comte Von Buelow accompagnera Guillaume II en Angleterre, ce qui indique, de la part de Sa Majesté l'intention de ne pas donner à la Presse anti-britannique l'occasion de traiter cette visite comme une formalité insignifiante, comme un devoir que remplit un petit-fils envers sa grand-mère.

Les optimistes déclarent qu'il doit résulter de cette visite une alliance plus étroite entre l'Angleterre et l'Allemagne. On ajoute même que cette alliance est plus avancée qu'on ne le croit généralement entre ces deux puissances, qui, il y a trois ans, étaient ouvertement hostiles.

L'arrangement conclu à propos des Samoa a fait beaucoup de plaisir et l'empereur Guillaume peut compter sur une chaleureuse réception en Angleterre.

Le programme est déjà tracé. A l'arrivée, à Portsmouth, le 20 novembre, du yacht Hohenzollern, portant l'empereur et l'impératrice, et leurs enfants, il sera reçu par une escadre spéciale.

Le prince de Galles ira à sa rencontre, accompagné du duc d'York. Après les saluts d'usage et la revue, l'empereur et le prince de Galles avec leur suite partiront pour Windsor.

De là l'empereur se rendra à Sandringham où il passera deux jours et où il rencontrera lord Salisbury, M. Balfour, lord Rosebery, M. Chamberlain, lord Wellesley et autres personnages importants.

L'empereur passera probablement le reste de son séjour en Angleterre, chez le duc de Devonshire et dans une chasse en Ecosse. Puis Guillaume II reprendra le chemin de l'Allemagne par le Hohenzollern.

La République de Libérie réhabilitée.

Pressé Associé. — Londres, 11 novembre. — Après vingt-cinq ans de banqueroute, la première Colonie des Américains, la République de Libérie, a recommencé à payer sa dette.

En 1871, elle avait fait un emprunt de \$500,000, en Angleterre. Trois années après, il lui était impossible de faire face à ses obligations.

Elle vient d'annoncer qu'elle peut enfin faire honneur à ses engagements.

Cette amélioration dans sa situation financière vient des revenus qu'elle tire du caoutchouc et elle a commencé à payer les intérêts que l'encroûtement tout à fait perdu. C'est l'œuvre du syndicat du caoutchouc qui est une association essentiellement anglaise.

Les arriérés sont déjà payés d'avance, les porteurs de bons s'étant contentés de la maigre somme de \$65,000 pour le paiement complet des arriérés. De plus, les intérêts qui étaient de 5 pour cent sont réduits à 3 pour cent.

on frappa trois coups secs au volet de la fenêtre de la loge donnant sur l'avenue.

J. J. Speedy sortit rapidement par la petite porte de service.

— C'est vous, monsieur Snorby? demanda-t-il à demi-voix.

— Oui, nous voilà, fit l'Américain en démasquant Pierre Delvoicourt et Jacques Larbaud qui le suivaient.

— Vous pouvez entrer, on n'entend rien, et il fait très noir dans le jardin.

La porte se referma sans bruit derrière eux.

Duvarger s'était rendu à la villa dès cinq heures et demie de l'après-midi, lorsqu'il eût décidé la veille de n'y venir qu'après son dîner, mais il avait tellement souffert toute la journée qu'il s'était senti dans l'impossibilité de dîner juste au moment où son sort allait se décider.

Excitée par la résistance de la jeune fille, la passion du misérable ne faisait que s'accroître.

PENDANT L'EPIDEMIE DE GRIPPE

Usage Spécial de Breuvages Chauds

PAR LE Dr CYRUS EDSON, Du Département de l'Hygiène à New-York, et Dr LIBERMANN, Chirurgien-Général de l'Armée Française.

H. Libermann, D. M., chirurgien général de l'armée française, dans un article sur "La Grippe" (Influenza) recommande la boisson chaude suivante: "Le sirop d'un gobelet de Vin Mariani, avec deux tiers d'eau bouillante, du cloce de girofle et de la cannelle, avec ou sans sucre, font un grog d'un goût exquis, qui produit un bienfait effet immédiat dans les refroidissements graves, accompagnés de toux convulsive et de dépression. Il est préférable de le prendre à l'heure du coucher. Dans les épidémies de la grippe en France, c'est le tonique en lequel on avait absolument le plus de confiance, et il a reçu de nombreuses et fréquentes mentions, toutes méritées, dans la Presse Médicale. Il a été démontré que les patients représentant leurs forces, perdent lentement. Il y a beaucoup de faiblesse générale et de lassitude demandant invariablement l'usage de quelque chose de la nature d'un faible tonique stimulant, et il a été démontré que le Vin Mariani était sans égal dans tels cas."

Le Dr Cyrus Edson du Département de l'Hygiène à New-York a étudié sérieusement le sujet, dans son livre sur "La Grippe", publié par Appleton & Cie. A la page 39, il parle du Vin Mariani et appelle l'attention spéciale sur son usage dans un grog chaud. En parlant de la prostration complète accompagnée de la dépression causée par cette maladie, et aussi pendant l'entière convalescence, ce qu'il préfère comme tonique stimulant, c'est un grog chaud de Vin Mariani. Il dit que c'est excellent pour le but proposé, et recommande l'usage libre. Le remède est simple et à la portée de tous ceux qui souffrent de cette terrible maladie.

Un livre renfermant des détails explicites sera envoyé par Mariani & Cie, 52 West 15th Str., New York, à tous ceux qui en feront la demande. Cela vaut certainement la peine d'écrire.

En outre des autorités capables citées, le livre offre beaucoup d'autres témoignages semblables, tous très convaincants, démontrant ainsi sa supériorité sur tous les autres produits de ce genre.

A PUERTO CABELLO.

Washington, 11 novembre. — M. Loomis, ministre des Etats-Unis au Venezuela, avertit les autorités de Washington du bombardement imminent des forces du général Parado à Puerto Cabello par l'armée du général Castro.

Le ministre s'attend évidemment à recevoir des instructions du département d'état. Elles lui seront envoyées sans tarder.

Si le bombardement peut être conduit sans danger imminent pour la vie et les propriétés des étrangers et des habitants neutres, le ministre s'interviendra d'accuser à leur égard.

D'un autre côté, il est probable qu'aucune objection ne sera faite à sa tentative de prévenir le bombardement par des représentations pacifiques faites aux combattants.

En attendant, le croiseur américain Detroit est arrivé de La Guyra à Puerto Cabello. Le commandant Hemphill agit d'après les instructions que recevra le ministre des Etats-Unis.

Feuilleton

DE L'Abelle de la N. O.

MARIE LA MODISTE

Par Pierre Lotin et A. Jodel Trail

TROISIEME PARTIE.

JUSTICE.

VIII

A LA VILLA D'AUTREUIL.

Sait.

Chose curieuse, le père Antoine, qui supportait facilement quatre ou cinq verres, se sentait tout drôle!

descenda, attendit sans trop d'impatience l'instant du dîner, mangea d'aussi bon appétit qu'un homme dont la conscience est tranquille, et sortit pour prendre l'air.

Neuf heures sonnaient à l'horloge de l'hôtel de ville, lorsque Monseigneur du Surin, exact au rendez-vous donné, apparut sur le pont.

Dufresne, qui l'attendait, assis maintenant à la porte de l'hôtel, vint, sans hâte apparente, au-devant de lui et l'entraîna aussitôt sur le bord désert de la Marne, dans la direction de Bleames.

— Eh bien, mon vieux Fournard, demanda Monseigneur du Surin, dès qu'ils se furent suffisamment éloignés de la ville, as-tu renoncé tantôt?

— Rien, répliqua laconiquement Dufresne.

Il ajouta d'un accent rogué de mauvaise humeur, qui fit tressaillir le jeune escarpe: — Elle m'a roulé ta comtesse!

— Avec son air de ne pas y toucher, elle est aussi forte que nous. — Pas possible! — Oui, mon petit, tout complet, et ça tu peux te vanter que c'est un peu de ta faute.

— Ma faute! clama du Surin, et comment, je te prie? Est-ce que je me suis mêlé à votre entretien?

— Non. — Alors?... En voilà une manie à présent, chaque fois qu'une gaffe est commise, c'est moi qui l'endosse, qui deviens responsable.

N'ai-je pas joué suffisamment mon rôle? Ne t'ai-je pas prévenu loyalement de ce qui se passait, peut-être me reprocher un seul écart, une seule faute compromettante?

— Non, pas cela, c'est vrai. Mais, en réalité, mon benhomme, tu n'es pas le type de la situation, tu n'es pas assez fort pour lutter contre une femme.

Tu ne te doutes pas du mal que j'ai à défendre ta candidature de fils retrouvé.

Cette sacrée femme est beaucoup plus observatrice que je ne l'aurais cru, et malheureusement, j'ai grand-peur qu'elle ne commence à voir trop clair dans notre jeu.

Elle t'a épluché des pieds à la tête, sans que tu t'en aperçoives, et elle te connaît mieux que toi-même.

Ce qu'elle t'habille!... C'est rien de le dire! Enfin je crains fort que nous ne réussissions pas.

— C'est assez mon avis, opinait du Surin; aussi je voulais te proposer d'abandonner l'affaire, sans plus s'acharner; ce serait peut-être plus prudent? — Oh! pas encore, mon petit. Il faut avant cela jouer la dernière manche, celle que j'ai en-

gagée aujourd'hui même. Si nous réussissons cette fois, l'affaire est dans le sac, tout à fait sûr; si, au contraire, nous échouons, faudra voir à se déhiler rapidement, et pas ensemble, naturellement.

— Est-ce que tu veux parler de l'histoire de mes dettes? demanda naïvement Monseigneur du Surin.

— Mais non, seigneur! — Timagnes-tu que cela peut avoir assez d'importance pour que l'enjeu de la partie en dépende?

— Cinq ou six cents francs, la belle affaire à partager! — En effet, ce n'est pas épatant!

Y a pas de quoi s'établir à Pétranger. — Alors, tu comprends qu'il y a autre chose, n'est-ce pas? — Bien sûr.

— Mais, à propos, comment sais-tu cette histoire de dette? demanda tout à coup Dufresne, surpr